

UNE CARRIÈRE¹

Lorsque W. O’Duffin avait fondé, voilà un an déjà, l’Université Shakespeare, à Romersholm (Texas), il ne l’avait fait qu’à son corps défendant. Ancien secrétaire de la mairie d’un bourg irlandais dépeuplé par l’émigration, il avait suivi ses compatriotes, et avait constaté avec terreur, en débarquant en Amérique, qu’il ne pouvait compter sur un emploi de commis d’état civil, puisque l’état civil n’y existait pas. Cette nation trop jeune faisait fi, systématiquement, de tout ce qui pouvait lui rappeler sa jeunesse. Il dut donc se livrer à ces métiers qui honorent le passé des milliardaires, mais déshonorent le présent des émigrés ; d’ailleurs, toujours tiré à quatre épingles, toujours reluisant : la Nouvelle-Angleterre est le pays où les pauvres sont le mieux cirés, car – et c’était justement la profession de W. O’Duffin – ils sont tous cireurs de bottes.

C’est le hasard (un gain aux courses) qui lui permit de venir à Romersholm, et c’est le destin (une perte au jeu) qui l’y retint. Pas un cent pour quitter ce bourg de planteurs de maïs, séparé du monde par quinze jours à dos de mulet. Il fallait s’y établir, et un seul métier restait libre, celui de professeur. W. O’Duffin ne pouvant diriger un collège sans l’autorisation du gouvernement décida donc – tout citoyen en a le droit – de fonder une université. Ce fut l’Université Shakespeare, la 525^e des États-Unis.

Ayant eu la chance d’être le cireur attitré de Mr. Johnson, le professeur à Yale, chimiste à la fois et géographe (on lui doit les deux découvertes – bien différentes de taille, mais

¹ *Paris-Journal*, 27 juin 1911.

d'importance égale – du microbe de l'otite et de la plus haute montagne du Colorado), le nouveau directeur avait les indications suffisantes pour organiser son institution sur le modèle de ses illustres aînées. Comme elles, elle eut sa couleur, ses animaux favoris, son équipe de base-ball (en attendant le jour où le nombre de ses élèves lui permettrait de composer une équipe de football). Au bout de quelques mois, elle comptait dix auditeurs, un second professeur, Mr. Watts, ancien sous-officier qui connaissait les mathématiques, et enfin, quand Mrs. Wiley, la veuve encore jeune du richissime planteur, eut manifesté le désir de suivre les cours de style, l'Université Shakespeare fut proclamée université mixte.

Il fut bientôt évident, à voir leur empressement et leur zèle, que les professeurs étaient guidés par un amour moins désintéressé que celui de la science. Le cœur de Mrs. Wiley était seul en jeu, dans ce match d'éloquence. Au début, malgré les gestes exacts de Mr. Watts qui s'entêtait, au tableau, à proclamer l'égalité de triangles visiblement inégaux, la littérature sembla l'emporter. W. O'Duffin, suivant en cela l'exemple de nombreux universitaires américains, venait de publier, coup sur coup, un premier roman : *Les Trois Mousquetaires*, par O'Duffin et Dumas ; un second roman : *Monte-Cristo*, des mêmes auteurs, et, toujours par les mêmes, une tragédie : *La Dame aux Camélias*. Il fallut, pour rétablir l'équilibre des chances, un heureux coup de fusil de Mr. Watts, qui lui permit d'offrir à Mrs. Wiley une superbe peau de cougar.

C'est à cette époque que W. O'Duffin eut une idée de génie.

« Au fond, pensa-t-il, j'ai tort d'être timide et taciturne. Je n'ai qu'à tirer parti de ma situation. Un professeur, aux yeux de ces planteurs et de ces cow-boys, est un aventurier, et je dois leur sembler aussi étrange qu'un cow-boy, en Europe, l'est aux yeux d'un universitaire. Un aventurier doit avoir eu toutes les aventures. Racontons-les ! »

Et il se mit dès lors à mêler à ses savantes théories sur les nécessités de l'état civil le récit de ses prodigieux voyages. Et tout ce qu'il contait devait être véridique, car les Irlandais, comme on sait, manquent totalement d'imagination. En Grèce, W. O'Duffin avait été capturé par un brigand qui, après avoir étendu ses victimes sur un lit de fer, leur coupait les pieds quand ils dépassaient, et étirait leurs jambes quand ils étaient trop courts. Il avait eu juste la taille, ce qui avait désarmé le bandit. En Asie, une reine de sauvages l'avait obligé à filer la laine à ses pieds. Il la soupçonnait d'avoir été amoureuse de lui. En Irlande enfin, on lui avait présenté un cheval d'une beauté rare, mais que les meilleurs cavaliers du Royaume-Uni n'avaient pu réussir à enfourcher : en deux secondes, W. O'Duffin fut en selle et y resta : il avait simplement remarqué que le cheval avait peur de son ombre et il l'avait tourné face au soleil.

Mr. Watts, éclipsé par cette gloire, jaunissait à vue d'œil. Un soir, il revenait la mort dans l'âme de la forêt où il avait vainement cherché la femelle de son cougar. Il n'avait tué qu'une belette, et, il le savait par le catalogue, il en aurait fallu cent quatre-vingts pour faire seulement un manchon à la mode. Harassé, il entra dans le premier cottage venu, prit un hamac, allait dormir, lorsque ses regards se posèrent sur une vieille gravure collée à la cloison, et s'y attachèrent avec l'instinct que donne le désir de vengeance. Il frémit de surprise et de plaisir : c'était bien l'histoire du cheval ombrageux lui-même ; c'était bien lui, face au soleil, l'avant-train déjà soumis, l'arrière-train encore rétif, mais il n'avait pas plus l'air irlandais que le jeune homme, qui l'enfourchait avec une grâce exempte des gestes, de W. O'Duffin. Et tout cela était tiré, disait la légende, de l'histoire grecque. Pris de soupçons, il se précipita vers Romersholm, s'assura que la bibliothèque de son directeur était vide et y pénétra...

Or, le soir même, Mrs. Wiley était tout particulièrement en couleurs et W. O'Duffin tout particulièrement en verve. À l'assistance émerveillée, il contait comment son bateau avait échoué un jour sur une île habitée par une espèce de géant qui, condamné généralement au laitage, faisait grand cas de toute

chair, fût-elle humaine. Enfermé dans une caverne, il en était heureusement sorti grâce aux ressources de son esprit. Il avait... mais quelqu'un devinait-il ce qu'il avait pu faire... Personne, n'est-ce pas ?

– Si, moi ! répondit une voix qui semblait sortir de la caverne en question.

Et Mr. Watts se leva. La tête encore pleine des légendes grecques qu'il avait parcourues en quelques heures, il mêlait à son pur américain quelques épithètes homériques, celles qu'échangeaient Ménélas et Pâris, toujours, d'ailleurs, à cause d'une femme. Et il agitait un volume.

– Je le sais par ce livre, ô imposteur, ô œil de cerf, ce livre où vous puisez toutes les aventures dont vous nous abreuvez depuis un mois.

Les auditeurs, effarés, se levaient. Mrs. Wiley regardait la scène avec stupeur. Seul, W. O'Duffin gardait son sang-froid et son sourire. Il arracha le volume des mains de son rival et le présenta galamment à son élève.

– Madame, lui dit-il, lisez le titre. Il répondra à mes envieux.

Elle lut, d'abord hésitante, puis s'abandonnant à une joie qui révéla enfin ses préférences :

– *L'Odyssée*, par MM. O'Duffin et Homère... Je comprends, s'écria-t-elle, ce sont vos mémoires. Pourquoi avoir poussé la modestie jusqu'à les cacher ? Monsieur O'Duffin, voulez-vous de moi pour femme ?

Et ce fut à la fois l'apogée et le dernier jour de l'Université Shakespeare ; car son directeur quitta Romersholm le soir même du mariage. C'est, du moins, ce que m'a conté un ami américain. Peut-être, d'ailleurs, la jalousie l'a-t-elle poussé à ridiculiser une institution rivale, car il était, lui, ancien élève de Harvard.

JEAN GIRAUDOUX.